

Les Morts



N ce mois de novembre qui nous rappelle le souvenir de nos chers défunts, alors que la voix maternelle de l'Eglise nous invite à soulager les âmes qui souffrent en Purgatoire, et que les glas funèbres semblent faire parvenir jusqu'à nous les plaintes de ces chères âmes, il est bon de nous demander quels sont nos moyens de leur venir en aide et comment nous pouvons leur procurer délivrance ou du moins soulagement.

Nous avons trois grands moyens à notre disposition : la prière, les œuvres satisfactoires et les Indulgences.

Nos défunts sont retenus, en effet, dans la prison du Purgatoire comme des débiteurs qui n'ont pas payé leurs dettes. Nous pouvons donc nous adresser pour eux au grand Créancier, qui est Dieu, et implorer de son infinie miséricorde la remise ou la diminution de leur dette : c'est la prière. Nous pouvons encore verser entre ses mains le montant de la dette en le suppliant de vouloir bien l'accepter en faveur des pauvres prisonniers : ce sont les œuvres satisfactoires ; et si nous payons la justice divine avec les satisfactions surabondantes de N.-S. et des Saints, ce sont les Indulgences.

Le *premier* moyen est donc la prière. C'est en effet la première ressource du débiteur insolvable : attendre le créancier en sa faveur ; ainsi, quand le maître de l'Evangile mit son serviteur en mesure de payer sa dette ou d'aller en prison, le serviteur ne sut que se jeter aux pieds de son maître, et, par ses larmes et par ses prières, il obtint la remise de sa dette.

Hélas ! les pauvres âmes ne peuvent plus se jeter aux pieds de leur Créancier qui est Dieu : enchaînées dans les liens de la justice, elles ne sont plus sous le régime de la miséricorde ; mais, nous chrétiens, qui vivons encore sur cette terre, nous, leurs parents, leurs amis, leurs enfants, nous pouvons intercéder auprès de Dieu en leur faveur et leur obtenir du soulagement.

Oh ! vous qui lisez ces lignes, quand vous les aviez près de vous, ces parents ou ces enfants bien-aimés, que vous auriez donc voulu apaiser leurs douleurs et même prendre sur vous une partie de leurs souffrances ! vous gémissiez de votre impuissance à les secourir ! si vous aviez connu un médecin ou un remède capable de les soulager, vous auriez tout donné pour les leur procurer. Hélas ! alors vous auriez voulu tout faire et vous ne pouviez rien, et aujourd'hui que vous pourriez tout, vous ne faites peut-être plus rien pour ceux qui vous étaient si chers.

Pauvres âmes de nos chers défunts, que vous êtes donc oubliées ! Autrefois, quand nous n'étions pas encore civilisés comme maintenant, les morts étaient groupés autour des églises, la maison de la prière se dressait au milieu des tombes aimées et semblait être le trait d'union quotidien entre cette vie et l'autre. Alors on priait pour les morts ; les dimanches et les jours de fête, chaque tombe était comme un lieu de pèlerinage où, au sortir de la messe et des offices, on se rendait avec piété et recueillement pour s'entretenir avec les morts qu'elle abritait et pour les soulager dans leurs souffrances. Aujourd'hui, le cimetière est trop loin ; en semaine les affaires, le dimanche, les plaisirs empêchent les chrétiens d'aller visiter leurs morts et on ne pense plus à eux.

Chers Tertiaires, vous que les affaires d'ici-bas ne doivent pas absorber entièrement, vous sur qui le plaisir ne doit pas avoir de prise, ne soyez pas de ceux qui oublient les âmes souffrantes du Purgatoire. Priez Dieu, par Marie l'auxiliaresse des âmes du Purgatoire, par François le libérateur de ses enfants qui y gémissent. Oh ! comme vous

pour
mont
Le
siste
même
sons
que a
cier l'
ter en
Si c
leur c
dans l
tes au
péchés
mainte
tout e
ce qu'e
eux.
Hési
soulage
père dé
vous, c
de n'ou
si vous
gneur n
port m
vie peu
des rien
bien lou
du Ciel
Et l'a
même l'
âmes, si
cette ear
qu'aux a
vous la
fauteurs c
sur la te

pourrez les consoler, les soulager et même les délivrer, si votre prière monte vers le ciel sur les ailes de la confiance et de la ferveur.

Le *deuxième* moyen que je vous propose est plus radical ; il consiste dans les œuvres satisfaites comme le jeûne, la pénitence, l'aumône. La prière s'adresse à la clémence de Dieu, ici nous nous adressons également à sa justice ; nous donnons réellement ce qui manque aux pauvres âmes et nous versons entre les mains de leur Créancier l'équivalent de leur dette, en le suppliant de vouloir bien l'accepter en leur faveur, car il n'y est point obligé.

Si ces chers défunts, durant leur vie, avaient mortifié leur esprit et leur chair, s'ils avaient versé prudemment le superflu de leurs biens dans le sein du pauvre, s'ils avaient fait pénitence, leurs œuvres écrites au grand livre des comptes divins auraient éteint la dette de leurs péchés. Hélas ! ils ne l'ont pas fait. Mais qu'ils voudraient donc maintenant pouvoir faire pénitence ! Il n'est plus temps, il leur faut tout explorer et souffrir jusqu'au bout ! mais nous, nous pouvons ce qu'eux ne peuvent plus, et Dieu veut bien l'accepter pour eux.

Hésitez-vous, chers Tertiaires à faire une pénitence destinée à soulager de si grands maux ? N'a-t-il pas assez peiné pour vous, ce père défunt qui réclame du secours ? n'a-t-elle pas assez souffert pour vous, cette mère que vous pleurez encore et que vous avez promis de n'oublier jamais ? Il n'est pas besoin de mortifications héroïques, si vous n'en êtes pas capables, mais vous pouvez présenter au Seigneur nombre de petits sacrifices volontaires. La patience et le support mutuel ainsi que les mille épreuves qui font la trame de votre vie peuvent vous fournir une ample moisson d'expiations. Ce sont des riens ; mais dans la balance de Dieu, ces mille petits riens pèsent bien lourd sur le plateau de la miséricorde et élèvent jusqu'à la porte du Ciel celui de la justice qui retient les pauvres âmes.

Et l'aumône ? Comme l'eau éteint le feu, dit l'Esprit-Saint, de même l'aumône efface les péchés. Et que faut-il donc à ces chères âmes, sinon de l'eau pour éteindre le feu qui les dévore ? Vous avez cette eau, et les mains du pauvre sont le canal qui la conduira jusqu'aux abîmes du Purgatoire. Cette aumône, j'ose presque dire que vous la leur devez, à vos défunts. Ce sont vos parents ou vos bienfaiteurs qui sont détenus au lieu de l'expiation. S'ils étaient encore sur la terre, vous devriez les assister et vous le feriez avec bonheur.

Ce sont des enfants que vous pleurez ; s'ils étaient près de vous, vous travailleriez pour eux afin de leur laisser un héritage dans l'avenir. Et parce qu'ils ne sont plus, ces parents ou ces enfants, vous croyez ne plus rien pouvoir leur donner ? Mais la mort, pour les chrétiens, est-elle donc une séparation complète et un abîme infranchissable ? Plus que jamais il le réclame son héritage, votre enfant aimé, plus que jamais ils ont besoin de votre assistance vos parents si chers, et ce bénéfice que vous vaut leur mort, oseriez-vous de sang-froid l'encasser dans vos trésors ou l'employer à vos divertissements et à vos superfluités ? Prix des souffrances et des tourments, cet argent devrait vous paraître tout brûlant du feu du Purgatoire. Sans doute, ils ne sont pas là ceux à qui vous le devez, mais ils ont leurs représentants, ce sont les pauvres. Quand sur la rue ou dans une pauvre mansarde, à la porte d'un hospice ou derrière la grille plus discrète d'un cloître, la main du pauvre se tend vers vous, regardez-la bien cette main, c'est la main si chère de ceux que vous pleurez, et, cette voix qui implore votre charité, elle a le timbre aimé d'une voix bien connue qui vous répète : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis ! » et lorsqu'enfin vous aurez donné votre aumône, c'est un devoir que vous aurez rempli et comme une dette dont vous aurez procuré l'acquittement.

Le *troisième* moyen de soulager les pauvres âmes c'est de gagner pour elle des Indulgences.

Ici encore vous acquitterez leur dette envers la justice divine, mais au lieu de prendre de vos biens pour faire ce paiement, vous prenez sur les biens de N.-S. et des Saints. Leurs satisfactions surabondantes forment un trésor qui est à la disposition de l'Eglise et dont le Souverain Pontife nous remet la clef : c'est telle petite oraison jaculatoire, que nous pouvons répéter mille fois le jour, c'est la visite de telle église, c'est telle pratique de piété... Quelle prière ou quelle bonne œuvre n'ont pas de nos jours des indulgences précieuses qu'il nous est loisible d'appliquer aux âmes du Purgatoire ? Quelle association pieuse ou confrérie n'en est pas enrichie ? Tertiaires, vous avez à votre disposition sous ce rapport des trésors immenses. Le saint Rosaire en est extrêmement riche et il est si doux de l'égrener. Le Chemin de la Croix est une véritable mine d'indulgences. Autour de chacune de ses stations, saint Léonard croyait voir toute une couronne d'âmes souffrantes qui attendaient, pour s'envoler joyeuses vers

le C
Pas
O
t-on
som
genc
pas l
ne p
le ch
chir
Er
d'une
lées,
vérita
c'est
Joi
les ré
du cie
un gr
leur r

le Ciel, l'heureux moment où une âme pieuse viendrait y méditer la Passion du Sauveur.

O le moyen facile de soulager nos chers défunts. Nous demande-t-on l'aumône ? nous sommes trop pauvres ; des mortifications ? nous sommes trop faibles de santé ; mais si l'on nous demande des Indulgences, quelle excuse pourrions-nous bien apporter ? Que nous n'avons pas le temps d'en gagner ? Vaine excuse ! que de fois dans un jour ne perdez-vous pas le quart d'heure qui vous suffirait pour faire le chemin de la croix ou les minutes précieuses qui pourraient enrichir les pauvres âmes !

Enfin, voulez-vous, chers Tertiaires, en une même œuvre réunir d'une manière éminente l'excellence des trois que je vous ai signalées, faites célébrer le saint Sacrifice de la messe. C'est une aumône véritable, c'est une prière excellente, c'est une immolation divine, c'est une source d'indulgences.

Joignez aux trois autres moyens, le saint Sacrifice de la messe qui les résume et les couronne, et, durant ce mois, vous ouvrirez la porte du ciel à bien des âmes ou du moins vous en soulagerez et consolerez un grand nombre qui n'oublieront jamais de vous en témoigner leur reconnaissance.

FR. C. M., O. F. M.





Fleur séraphique

LE BIENHEUREUX CHRISTOPHE DE CAHORS

(Suite.)

BE Bienheureux Christophe notre Père que nous pouvons aussi appeler notre frère fit de nombreux miracles, car il était grandement en crédit et en faveur auprès de Dieu.

En la ville de Cahors, un enfant d'environ huit ans, du nom de Raymond, livrait les derniers combats de la vie, déjà les membres refusaient leur office, on le tenait pour mort ; mais voilà que l'homme de Dieu touché des instances et des cris d'une mère désespérée se met en prière, puis faisant le signe de la croix et plaçant sa main sur la tête du petit moribond il le bénit, aussitôt l'enfant parle, appelle sa mère, prend de la nourriture et guérit contre toute espérance humaine.

.....
En la même ville un autre enfant à l'agonie avait déjà perdu la parole, la mère appelle en hâte le bienheureux Père Christophe en la sainteté duquel elle avait toute confiance, afin qu'il priât pour son fils mourant ; le Bienheureux résiste, la mère redouble ses instances ajoutant qu'elle ne le laissera jamais partir avant qu'il n'ait guéri son fils. Le Père vaincu s'adresse alors au Seigneur en une fervente prière, et aussitôt, avant de quitter ce lieu, il rend l'enfant plein de santé à sa mère.

Toujours en la même ville un homme était depuis longtemps et fort gravement atteint d'épilepsie, il demanda à l'homme de Dieu de le bénir et il n'eut pas plutôt reçu cette bénédiction qu'il fut parfaitement guéri.

Une dame de Sauveterre fut prise d'une fièvre aiguë pendant qu'elle était à Cahors. Elle demanda alors avec une vive instance et une

—
gra
pria
miè
A
dura
mue
saint
résid
à Fir
croix
paro
Au
fort é
au p
vaqua
car c
temp
chute
proph
tie du
tous r
Christ
Le
qu'il a
tellus
s'étant
péché
démon
menson
confess
En la
grave r
ter, afin
ce mon
troisièm
revenu
« Ta par
lui répo

grande dévotion d'être visitée par le Père Christophe, celui-ci vint, pria et fit sur elle le signe de la croix et aussitôt elle recouvra sa première santé.

Au diocèse de Cahors, un enfant envoyé par sa mère aux champs durant la moisson, fut subitement frappé d'une infirmité et devint muet. La mère le porta en plusieurs églises dédiées à différents saints sans trouver le remède à son mal, elle revint enfin à Martellus, résidence du Père Christophe, auquel elle présenta son cher malade ; à l'instant le saint se mit en prière, fit sur l'enfant le signe de la croix et lui rendit la santé en même temps que l'usage de la parole.

Aux portes de la même ville, en un lieu appelé l'Ile, était un rocher fort élevé. Un jour en passant l'homme de Dieu vit au bord du fleuve, au pied du rocher, un grand nombre d'hommes et de femmes qui vauaient à leurs affaires : « Quittez promptement ce lieu, leur dit-il, car ce rocher va s'effondrer. » Plusieurs sourirent, car depuis longtemps ils voyaient le rocher debout et rien ne faisait prévoir une chute, néanmoins à cause des instances et de la sainteté du nouveau prophète tous se retirèrent. A peine l'eurent-ils fait qu'une grande partie du rocher s'effondra mais sans atteindre personne. Ce que voyant, tous rendirent de grandes actions de grâces à Dieu et à son serviteur Christophe pour ce signalé bienfait.

Le Bienheureux était aussi fort remarquable par la connaissance qu'il avait des choses cachées et par son esprit prophétique. A Martellus il vit un jour au chevet d'un malade deux soi-disant médecins, s'étant approché il reconnut bien vite que l'infirmes était en état de péché mortel et que les deux médecins n'étaient autres que des démons, il fit contre eux le signe de la croix et aussitôt leurs formes mensongères s'évanouirent et le malade fit alors une sincère et bonne confession.

En la cité de Cahors, une femme, accablée depuis longtemps d'une grave maladie pria Christophe le serviteur de Dieu de venir la visiter, afin que par ses prières Dieu lui rendit la santé ou la retirât de ce monde : « Sois sans crainte, ma fille, lui dit le Père, tel jour à la troisième heure, tu quitteras ce monde. » Le Bienheureux étant revenu au temps marqué, vers la troisième heure, la malade lui dit : « Ta parole ne s'est pas accomplie, Père. » — « Ne doute pas, ma fille lui répondit-il, elle va s'accomplir. » Et peu après, comme la troisième

heure sonnait, la malade expira en sa présence et devant de nombreux témoins.

A Martellus vivait une pieuse dame dont le mari était dur et peu porté aux œuvres de piété. Cette femme, s'adressant un jour au frère Christophe : « Homme de Dieu, lui dit-elle, je ne puis rien donner en aumônes sinon un peu de vin.—Donne donc du vin pour l'amour de Dieu, répondit alors le Bienheureux, et aie confiance. »

La pieuse femme obéit et ne gardant que peu de vin donna le reste en aumône. Or, voilà qu'un jour son mari, ayant voulu goûter le vin, remarqua que la lie était proche et demanda aussitôt à son épouse ce qu'elle avait fait du vin, la dame répondit alors en tremblant : « Mais il y en a encore assez. » Le mari envoya sa servante pour s'en assurer, celle-ci en ayant trouvé le vaisseau rempli jusqu'au bord vint l'annoncer avec joie à son maître. A cette nouvelle, la pieuse dame stupéfaite et ravie au-delà de toute expression fit connaître à son mari toute la vérité. Alors celui-ci, glorifiant Dieu, permit à son épouse de faire de larges aumônes, et l'un et l'autre rendirent au serviteur du Seigneur d'unanimes actions de grâces, car ils attribuèrent à ses mérites la faveur qui venait de leur arriver, puisque c'était sur ses conseils que les aumônes avaient été faites.

Le Seigneur exalta donc son serviteur par les signes et les prodiges qu'il lui fit accomplir, mais si quelques-uns de ces prodiges nous sont connus, il y en a bien d'autres dont nous n'avons pas encore connaissance, car le Saint en a accompli plusieurs en faveur d'autres personnes ; ces miracles nous n'avons pu les réunir et, seul, celui-là les connaît qui connaît toutes choses, Dieu.

En la nuit où le bienheureux Christophe passa de ce monde à l'éternité, ses frères étant assemblés, il leur parla du royaume de Dieu, les éclairant et les encourageant par des paroles d'une douceur exquise ; sur leur demande il les bénit, puis, au milieu d'une prière, alors qu'il recommandait son âme à Dieu, celle-ci prit son vol vers le Seigneur. Son corps demeura tel, que le Bienheureux semblait dormir. Il mourut ainsi en la cité de Cahors ; il y avait 55 ans accomplis que, de toute son âme, il s'était donné au Christ. C'était en la vigile de la Toussaint, vers la première veille de la nuit, en l'année 1272 de l'Incarnation du Seigneur, qu'il s'en alla ainsi régner éternellement avec tous les Saints.

Au même instant, deux saintes moniales dont l'une nommée

Ag
un
U
mèr
dép
cèle
répc
visic
A
l'âm
d'un
elle
est s
Lui.
Pi
les si
frères
suiva
Au
dans
ple q
aide n
plus
On fu
tre en
On
en pa
défend
l'église
Aprè
cession
« On e
opérés
Dieu te
des siè:

Agnès, toutes deux déjà avancées en âge, attestèrent avoir entendu un concert d'anges d'une merveilleuse douceur.

Un frère de l'Ordre des Pénitents de la ville de Cahors, étant lui-même proche de l'heure de sa mort, vit en songe, au moment du départ de la bienheureuse âme, les anges l'emporter en la patrie céleste avec grande joie. Il demanda à la toucher, mais il lui fut répondu qu'il n'en était pas encore digne. Ce frère fit part de cette vision à plusieurs.

A la même heure un habitant de la ville nommé Pierre vit lui aussi l'âme de ce Père saint reposer sur une couche splendide et brillant d'un éclat semblable au feu du soleil ; ayant demandé à cette âme qui elle était : « Je suis l'âme de Christophe, lui répondit-elle, mon corps est sans vie, mais moi je vais à Dieu pour vivre éternellement avec Lui. »

Pierre alors s'étant éveillé se leva en toute hâte, et ayant assemblé les siens il leur annonça la mort du Père, puis il vint au couvent des frères et trouva en effet le Père mort et déjà transporté à l'église suivant la coutume.

Au matin, quand la nouvelle de la mort du Saint se fut répandue dans la ville, il y eut auprès du saint corps une telle affluence de peuple que ni les frères ni de solides jeunes gens qui leur vinrent en aide ne purent repousser ceux qui voulaient le toucher et le voir, pas plus que ceux qui coupèrent ses vêtements pour avoir des reliques. On fut obligé d'enlever le corps de force pour l'embaumer et le mettre en un cercueil de bois.

On ne put l'enterrer que le troisième jour, alors que la foule se fut en partie dispersée et que les hommes présents eurent promis de défendre les frères contre toute violence. Il fut donc enseveli dans l'église des frères avec tous les témoignages d'une grande vénération.

Après sa mort, de nombreux miracles furent opérés par son intercession, que le chroniqueur relate dans le détail et il termine ainsi : « On en rapporte encore un grand nombre d'autres de toute sorte opérés en faveur de ceux qui l'invoquent avec foi, à la louange du Dieu tout-puissant à qui soient honneur et gloire, dans les siècles des siècles ! »

FR. A.





Les Montagnes de la Bible

Une page de l'histoire du Liban

APRÈS l'agréable récit que vous avez lu, le mois dernier, il ne faut pas oublier que des volumes entiers ont été écrits sur cette montagne du Liban que nous admirons ; nous ne pouvons donc tout dire en quelques pages. Mais le Liban a une autre histoire qui nous touche de bien près, nous, enfants de saint François. C'est le seul épisode que je glanerais dans ses annales.

Oubliez, chers Lecteurs, toute la beauté du Liban et plongez sur ses flancs abrupts un long regard de douleur. Rappelez-vous que ses principaux habitants sont : les Maronites, fervents chrétiens ; les Druses, musulmans fanatiques et idolâtres ; et les Métonalis, qui furent longtemps des brigands redoutables, également haïs des catholiques et des musulmans.

Nous sommes en 1860, s'élançant de leurs montagnes, (le Liban) les Druses, ces irréconciliables ennemis du nom chrétien, fondent sur les villages, comme un torrent dévastateur ; partout, sur leur passage, les récoltes sont saccagées, les demeures incendiées, les habitants cruellement égorgés. Ni l'innocence de l'enfant, ni les cheveux blancs du vieillard, ni la faiblesse de la femme, si scrupuleusement respectée en Orient, n'obtient grâce à leurs yeux ; en tout lieu, le feu, le fer, le déshonneur, la mort !

Affolées, les tristes épaves de cette tourmente accourent dans les villes, comptant trouver, près de l'administration centrale, aide et protection. Hélas ! déception cruelle ! Encouragés par la coupable connivence des autorités, et peut-être même, secrètement soudoyés par elles, les Musulmans s'enivrent de haine au chant de leur hymne reli-

—
gier
ces
ave
les
Dar
bare
A
digr
L
logu
disci
Pr
de le
prom
qu'ils
Ma
verair
sant
castiq
devier
de tou
de ne
genou
Inst
mal pr
gouver
leurs t
jusqu'à
orienta
d'une
ordre,
sont co
porte le
Tout
peu d'é
malheur
man ? U
troupes

gieux et guerrier : « Qu'il est doux de tuer des Chrétiens ! » achèvent ces lamentables débris, puis, rivalisant de vandalisme et de cruauté avec leurs sauvages émules du désert, aux ruines des villages, joignent les ruines des cités. Deyr-el-Kamar, Zahleh, Hasbeya, Rachava, Saïda, Damas, sont tour à tour livrées aux fureurs de cette soldatesque barbare et cruelle.

Arrêtons un instant sur Damas un regard mêlé de douleur et d'indignation.

Le drame, dont nous allons tracer une rapide esquisse, a pour prologue une insulte aux principales puissances européennes. Pour un disciple de Mahomet, tout chrétien est un Chien !

Prenant donc cinq de ces animaux, les infidèles trouvent plaisant de les décorer chacun du nom d'un Souverain de l'Occident, puis les promenant par la ville : « Voilà ton Chef ! disent-ils aux Chrétiens qu'ils rencontrent, voilà ton Roi ! voilà ton Empereur ! »

Mais dans cette manifestation populaire, c'est moins l'autorité souveraine qui se trouve visée que la croyance religieuse ; c'est le Croisant qui veut abattre la Croix. La lutte va se préciser ; à ce jeu sarcastique succèdera bientôt une ironie sacrilège. Ici encore, le chien devient l'instrument inconscient de la profanation. Les monarques de tout à l'heure portent maintenant, attaché au cou, le signe auguste de notre Rédemption, et tout Chrétien est contraint de fléchir le genou devant l'animal ainsi affublé !

Insulte aux gouvernements d'abord, insulte à la foi ensuite ; le mal progresse. Outrés et inquiets, les Consuls se transportent chez le gouverneur Ahmed-Pacha, et demandent réparation. On donne à leurs trop justes plaintes un semblant de satisfaction ; on va même jusqu'à faire arrêter certains coupables, mais, par une habileté toute orientale, le perfide gouverneur sait encadrer sa perfide répression d'une circonstance dont l'effet sera d'aggraver la situation. Par son ordre, les prisonniers, au lieu d'être conduits directement au palais, sont condamnés à défilier par le quartier chrétien, et cette humiliation porte les infidèles au paroxysme de la fureur.

Toutefois, le sang n'a pas encore coulé. Les sicaires hésitent ; un peu d'énergie et de fermeté de la part de l'autorité peut conjurer tout malheur. Mais ce bon vouloir, faut-il l'attendre du fanatisme musulman ? Un coup de canon part de la demeure du Pacha, rappelle les troupes à la citadelle et les y consigne. Les forcenés comprennent

que toute liberté leur est donnée et, dès lors, se livrent sans crainte à tous les excès.

Le principal quartier des Chrétiens portait le nom de Harat-el-Nassara ; c'était comme une ville dans la ville même, belle, propre, industrielle, active et opulente. Là se trouvaient réunis, dans 3800 maisons, 19000 Chrétiens, exerçant tous les arts : architectes, sculpteurs, peintres, maçons, médecins, négociants, occupant de six à huit mille ouvriers à la confection de ces magnifiques étoffes de Damas que tout le monde connaît et admire. Au milieu de cette florissante population, outre les églises des Rites Orientaux, s'élevaient les établissements européens des Franciscains de Terre-Sainte, des Lazaristes, des Sœurs de Charité ; partout régnaient, grâce au travail et aux pratiques religieuses, la paix, le bonheur et le bien-être. Mais, que vont devenir toutes ces richesses sous les coups de cette soldatesque qui s'avance avide de pillage et altérée de sang ?

Hélas ! ce que deviennent ces trésors, il n'est que trop facile de le prévoir ; tout est emporté, saccagé, détruit ! Le pillage était déjà organisé et fonctionnait sans obstacle, quand arrivent du désert, Bédouins, Kurdes, Druses et Métonalis, tous, réclamant leur part à la curée. On s'empare de tout ce que l'on trouve de précieux, puis s'allument les incendies au milieu desquels s'accomplissent les massacres. La désolation est complète ; onze églises, tous les établissements, toutes les habitations, cette ville toute entière en un mot, naguère si prospère et si coquette, n'offre plus maintenant aux regards qu'un monceau de cendres fumantes sous lesquelles sont ensevelis les habitants.

Qui peindra jamais les scènes navrantes de ce drame qui rappelle les plus tristes époques de l'histoire du genre humain ? Les Chrétiens sont parqués comme des troupeaux de moutons destinés à la boucherie et qu'immolent, sans se lasser, des égorgeurs couverts de sang. On évalue à 12,000 le nombre des victimes qui tombèrent dans ces jours néfastes. Horrible détail ! des centaines de chiens périrent pour s'être trop gorgés de chair humaine, et, après que le feu eut fait son œuvre en calcinant les ossements, il fallut encore quarante mulets fortement chargés pour porter au loin les restes décharnés de cette gigantesque hécatombe.

Dans ce massacre, le 9 juillet 1860, huit religieux de notre Ordre trouvèrent la couronne glorieuse du martyre. Leur cause a été

int
bo
une
red
mal
Da



et la
attris
Calat
les po
sur le
aussi
nera é
endor
Au
est l'a
talent
suffrag

(1) D
victime
(2) P
Francisc

introduite le 17 décembre 1885. (1) Nous n'oublions pas que leurs bourreaux sont descendus du Liban et que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Puisse la Vierge du Liban, dont nous redirons les grandeurs, le mois prochain, hâter la conversion de ces malheureux, réalisant ainsi le vœu le plus ardent des martyrs de Damas. (2)

(A suivre).

FR. GASTON, O. F. M.



Nie X et la Calabre. — Des secousses terribles et réitérées de tremblement de terre ont causé en Calabre (sud de l'Italie) des ruines considérables et des pertes de vie qui se chiffrent à plus d'un millier. La panique, la misère et la famine règnent dans tout le pays. Le Saint Père a été fort attristé de ces nouvelles. Il a envoyé à l'Archevêque de Reggio en Calabre et aux évêques l'expression de sa sympathie chaleureuse pour les populations éprouvées, avec l'ordre de se rendre personnellement sur les lieux pour assister leurs malheureux diocésains. Il leur a envoyé aussi des sommes à distribuer aux populations. Le Saint Siège donnera également son concours aux réparations des églises et séminaires endommagés.

Autographe de Pie X. — Le T. R. P. Dominique Facip, O. F. M. est l'auteur de plusieurs travaux de Théologie et d'Ascétisme. Le talent et les autres qualités de ce Religieux le recommandaient aux suffrages de ses frères qui viennent de l'élever à la dignité de Minis-

(1) Dans *Nos Saints*, nous avons donné une notice sur chacune de ces héroïques victimes de la foi et de la charité.

(2) Pour plus amples renseignements, voir l'Histoire Universelle des Missions Franciscaine, par le P. Victor-Bernardin de Rouen, O. F. M., en trois volumes.

tre Provincial de la Province Vénitienne. A ce propos Sa Sainteté Pie X, autrefois Patriarche de Venise, a fait remettre au Révérend Père une lettre autographe de félicitation pour ses ouvrages et de bons souhaits pour l'heureux succès de son gouvernement.

Ancien Ordre rétabli. — A l'occasion du Jubilé de l'Immaculée-Conception, le Saint Père a rétabli l'ancien ordre des *Chevaliers de Marie*. Ceux-là seuls qui se seront illustrés, comme défenseurs de l'Eglise, pourront être décorés des insignes de l'Ordre.

Chant grégorien. — Le P. Eusèbe Clop, O. F. M., le restaurateur bien connu de l'ancien chant traditionnel franciscain, vient d'être nommé directeur de la Musique Sacrée au Couvent de Saint-Antoine. Chassé de France par la dispersion des Ordres religieux, au moment où il allait mettre la dernière main à l'édition du chant grégorien des Provinces françaises de l'Ordre, il a depuis parcouru l'Espagne. Dans plusieurs villes épiscopales, il a donné des conférences sur les principes et l'exécution du chant, d'après la méthode de Solesmes. Appelé à Rome il pourra y continuer auprès des élèves de notre Collège international les leçons et la direction inaugurées par Dom Pothier lui-même.

Le T. R. P. David Fleming. — Au chapitre triennal de la province de l'Immaculée-Conception, tenu au couvent de Saint-Antoine, à Londres, les 27 et 28 juillet dernier, sous la présidence du T. R. P. Roger Verbiest, Visiteur Général, le T. R. P. David Fleming, ex-Vicaire Général de l'Ordre, a été élu Provincial. Ce choix qui fait honneur à la Province d'Angleterre a nécessairement rappelé de Rome où il était Secrétaire de la Commission biblique le T. R. P. David dont le départ laisse cette haute charge vacante.

Le Samedi de l'Immaculée. — A l'occasion des fêtes du jubilé de l'Immaculée-Conception, une dévotion antique vient d'être restaurée: Les premiers samedis de chaque mois en l'honneur de l'Immaculée-Conception. Déjà Clément XIV avait enrichi cette dévotion d'une indulgence de 200 jours. Sur la demande du Rme P. Reuter, Général des Frères Mineurs Conventuels, Sa Sainteté Pie X accorde de plus une indulgence plénière, aux conditions ordinaires, et applicable aux âmes du Purgatoire, en faveur des fidèles qui, durant douze mois consécutifs, auront honoré leur Immaculée Mère, le premier samedi ou le premier dimanche de chacun de ces douze mois. (S. Cong. des Ind., 1er juillet 1905).

C
Gén
dans
cien
de
rieur
du 7
P
chico
cieus
1905
à per
fidèle
conv
publi
gence
est a
tent
église

Il y
sans a
tance,
dépit,

Si n
rions,
souffri

La t
elle ne

Il ne
Dieu q

Chemin de la Croix. — Sur la demande du R. P. Procureur Général des Frères Mineurs, la S. C. des Indulgences a décidé que dans le cas de reconstruction d'une église sur l'emplacement de l'ancienne ou à proximité et sous le même vocable, il n'est pas nécessaire de procéder à une nouvelle érection du Chemin de la Croix, antérieurement existant, pourvu que les croix soient les mêmes. (Rescrit du 7 juin 1905.)

Pour la conversion des pécheurs. — Les membres de l'Archiconfrérie du Saint et Immaculée Cœur de Marie, gagnaient de précieuses indulgences le jour de leur réunion mensuelle. Le 12 avril 1905, Pie X a étendu les mêmes largesses spirituelles à tous les fidèles, à perpétuité. Voici ces indulgences avec leurs conditions : 1. Les fidèles qui prieront le Saint et Immaculée Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs, durant une heure, soit dans les réunions publiques, soit en particulier, peuvent gagner chaque fois une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines. 2. Une indulgence plénière leur est accordée pour le même exercice, une fois par mois, s'ils y ajoutent les conditions ordinaires : confession, communion, visite d'une église, etc. Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

ROMANUS



Pensées du bienheureux J.-M. Vianney, curé d'Ars

Il y a deux manières de souffrir : souffrir en aimant et souffrir sans aimer. Les saints souffraient tout avec patience, joie et constance, parce qu'ils aimaient. Nous souffrons, nous, avec colère, dépit, et lassitude, parce que nous n'aimons pas.



Si nous aimions Dieu, nous aimerions les croix, nous les désirerions, nous nous plairions en elles. Nous serions heureux de pouvoir souffrir pour l'amour de Celui qui a bien voulu souffrir pour nous.



La terre est un pont pour passer d'un bord de l'éternité à l'autre ; elle ne sert qu'à soutenir nos pieds.



Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix ; c'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour.



Chronique franciscaine



A TRAVERS LE MONDE

Pour les Missions

AN souffle nouveau semble porter les Frères Mineurs, en plus grand nombre encore que par le passé, vers les missions étrangères. On sait que la dispersion des provinces françaises de l'Ordre a ouvert à un grand nombre la voie de l'apostolat chez les païens.

En Allemagne, la province de Saxe se distingue par sa fécondité. L'année dernière, elle envoyait 31 missionnaires au Brésil. Cette année, elle a accepté une mission en Chine, au Chang-tong Nord ; cinq Pères l'ont inaugurée au mois de janvier et sept nouveaux missionnaires se sont embarqués, le 30 août, pour aller les rejoindre. La cérémonie du départ, le 27 août, dans l'église de Paderborn, a produit sur la multitude des assistants une impression profonde.

De Cincinnati est également parti, le 14 septembre dernier, pour le Houpé occidental, un Père de la province Saint-Jean-Baptiste, des Etats-Unis.

De Paterson, on nous signale le départ d'un Père de la province du Saint-Nom de Jésus pour la mission de Terre-Sainte.

M. Eugène Veillot

LE 18 septembre dernier, M. Eugène Veillot, le doyen de la presse catholique en France, est allé recevoir la récompense de ses longs travaux pour la cause de Dieu et de son Eglise. Décédé à l'âge de 87 ans, il avait donné plus de 60 ans de sa vie à la cause du bien et est mort sur la brèche, la plume à la main. Sa mort est un deuil pour les catholiques et pour le Saint-Siège. On peut s'en rendre compte par les télégrammes envoyés à l'*Univers* de tous les points de la France. Evêques, prêtres, religieux dispersés et hommes d'œuvres expriment leur douleur. Les Franciscains dispersés à l'étranger n'oublieront pas dans leurs prières celui qui fut leur défenseur et leur ami. L'*Univers* est un des rares grands journaux où le Tiers-Ordre est apprécié et où l'action franciscaine est mise en relief. Nous savons que ses nouveaux Directeurs ne s'écarteront pas de la voie tracée par leur vaillant père, et d'avance, nous leur adressons l'expression de notre reconnaissance, jointe à celle de nos condoléances les plus sincères.

L

Amb
taura
dire l
nière:
et ont
mans
Mont
la poj
et una
lemen
avec t
qui ap
vincia
des c
condit
près c
tous ti

L

Si
monie:
si forte
gieux,
les fou
simplic
bien fa
plus d
la fasci
poésie.
sorti d
vie; il
moder
miracle
accents
de nos
et qui s

CANADA

Départs

LE 10 octobre dernier, partaient de Montréal deux Pères bien connus des Tertiaires et des fidèles du Canada, les PP. Xavier-Marie et Ambroise. Le P. Xavier fut un ouvrier de la première heure dans la restauration des Franciscains au Canada. Il vint à Montréal en 1890, c'est-à-dire l'année qui suivait la fondation. De ces 14 années il passa les 3 dernières aux Trois-Rivières. Une foule de paroisses ont vu passer le P. Xavier et ont conservé de lui le souvenir d'un apôtre zélé dont la simplicité et la mansuétude gagnaient tous les cœurs. Le P. Ambroise était arrivé à Montréal en 1895. Homme de confessionnal, il y était infatigable. Dans la population de langue anglaise surtout, son départ laisse de profonds et unanimes regrets : le fait est que l'obéissance lui avait assigné spécialement ce champ d'action, et il l'avait cultivé avec le plus grand zèle et avec un succès qui laisse la tâche facile à ses successeurs. Ces deux Pères qui appartenaient à la province d'Aquitaine sont rappelés par leur Provincial en Italie où, depuis la dispersion, cette Province a fondé des couvents. Ils y retrouveront le P. Archange, parti dans les mêmes conditions au mois de mai dernier, et qui, venu jeune novice, avait passé près de 12 ans au Canada. Nos vœux et nos prières les accompagnent tous trois sur le nouveau terrain de leur zèle apostolique.

Fête de saint François

IL n'y a pas à dire, ce n'est pas une fête comme les autres que celle du Séraphique Patriarche. Tout y revêt un cachet particulier : les cérémonies accomplies par les enfants de saint Dominique, la liturgie du jour si fortement empreinte de la marque du XIII^e siècle, les chants des religieux, auxquels les fidèles mêlent avec entrain leurs voix et leurs cœurs, les foules qui, à chaque office du jour remplissent l'église, le parfum de simplicité et d'unité qui se dégage de tout cet ensemble ; tout cela est bien fait pour impressionner et pour édifier. On en sort plus fervent et plus dévot à Dieu, ainsi qu'à son petit serviteur François et on s'explique la fascination que celui-ci exerce sur tous ceux qui ont de l'idéal et de la poésie. Dans son panégyrique le R. P. Rondot, Dominicain, n'est point sorti de ce cadre et faisant ressortir le merveilleux qui déborde de cette vie ; il l'a placé en face de l'horizon mesquin où se cantonne la critique moderne et a soutenu avec énergie le droit qu'a le Seigneur de faire des miracles et le fruit que nous en devons retirer. Il faisait bon entendre les accents de cette foi naïve et les opposer aux tendances de trop d'esprits de nos jours. Le soir, la cérémonie du *Transitus* en usage dans l'Ordre et qui sur tous les points du globe groupe vers la même heure les enfants

autour de leur Père, s'accomplit comme de coutume. C'était en même temps la clôture de la retraite pour nos frères du Tiers-Ordre et le digne couronnement d'une si belle fête.

Fraternités de Saint-François et de Saint-Joseph

LES Frères Tertiaires de ces deux Fraternités ont eu leur retraite annuelle, prêchée en même temps, à la chapelle de Notre-Dame-des-Anges par le R. P. Colomban, et à la chapelle du couvent, rue Dorchester, par le R. P. Gaston. D'un côté comme de l'autre, les exercices ont été suivis avec le zèle et l'empressement que savent mettre partout nos chers Tertiaires. Ils ont mieux compris leurs devoirs, leurs responsabilités, l'avenir nous le prouvera, nous le savons à n'en pas douter. Il y eut de part et d'autre cérémonies de vêture et de profession. Une dernière cérémonie bien touchante réunissait nos chers Tertiaires et leurs amis le dimanche 10 septembre au cimetière.

Tous nos Lecteurs savent ce qu'est ce pèlerinage au cimetière ; c'est une tradition de famille qui, tous les ans à pareille date, réunit, dans le champ de la mort, nos frères et amis. Là, avec eux, pour ceux qui ne sont plus, nous faisons un chemin de croix solennel pour les défunts. Cette année, le temps le plus splendide avait amené une foule énorme et cependant tout se fit avec calme et piété. Merci à nos chers Tertiaires, et à leur amis ! Merci, au nom des âmes du Purgatoire !

Saint-Joseph de Lévis

DU 5 au 10 septembre dernier, cette antique paroisse reçut les bienfaits de la Visite canonique.

Durant ces jours de grâce, une foule compacte et recueillie se pressait dans l'enceinte sacrée. Tout contribuait à charmer. Le Tiers-Ordre est connu et aimé depuis nombre d'années : puis la voix angélique des Enfants de Marie venait à chaque instruction rehausser l'éclat de la parole sainte et remplir les cœurs d'une ardeur toute nouvelle.

Elles méritaient une récompense : elles la reçurent à la clôture, lorsque le Père Visiteur les remerciant publiquement, leur souhaila de devenir bientôt les filles du Séraphin d'Assise : lui, le parfait enfant de Notre-Dame des Anges, le héraut de Marie, le grand amant de la "douce Mère de Jésus." N'est-ce pas lui qui, dans sa Règle du Tiers-Ordre, demande à ses enfants de rendre à la Très Sainte Vierge des honneurs que n'exigent pas les confréries d'Enfants de Marie : tels que le jeûne du 7 décembre, veille de l'Immaculée-Conception, le petit Office de la sainte Vierge, qui est la prière quotidienne du Tiers-Ordre, ou au moins les 12 *Ave* de l'office, que le Tertiaire offre comme en souvenir des 12 étoiles brillantes, qui ceignent le front virginal de la Reine des Cieux.

On se souvient qu'une enfant de Marie, sainte Rose de Viterbe, reçut de

la p
saint
filles
arch
lées
Le
suiva
Fr
Maît
Turco
Sœ
Mde
dis :
Mlle
Le
fession
taires
annue
magni
dis qu
âmes
20,000
la cha

TE
é
F
Sainte
âmes g
chaque
commu
Sacré
aussi tr
champ
de réci
du cha
les Tert
fessions
prendre
Bienheu
tre leur

la part de la Mère de Dieu, l'ordre de se faire Tertiaire franciscaine et saint François, en créant son 3e Ordre, pensait en faire, pour les jeunes filles comme pour les autres nobles portions du peuple chrétien, une arche de salut préservatrice des orages, des tentations et des ondes souillées du monde corrompu et corrupteur.

Les élections des deux nouveaux discretoires donnèrent les résultats suivants :

Frères : Ministre : MM. Naz. Couillard ; Assistant : Alf. Bourassa ; Maître de Novices : P. Dumas ; Trésorier : R. Carrier ; Secrétaire : L. Turcotte ; Discrets : D. Samson, I. Samson et D. Bégin.

Sœurs : Supérieure : Mde A. Bourassa ; Assistante et Trésorière : Mde A. Marquis ; Maîtresse de Novices et Secrétaire : Mde Alb. Paradis ; Discrètes : Mde Marsan, Mde Demers, Mlle Ruel, Mlle V. Poiré, Mlle Noël, Mde A. Guay, Mde O. Samson et Mde Isaïe Samson.

Le 10 septembre le R. P. Odoric-Marie a reçu à la vêtue et à la profession, un nombre consolant de nouvelles recrues. Le 11, tous les Tertiaires et autres paroissiens allèrent à Sainte-Anne, faire leur pèlerinage annuel, et le 12 septembre la visite fut clôturée par la procession au magnifique cimetière de Saint-Joseph. Là bien des larmes coulèrent ; tandis que d'une voix vibrante et émue, le R. P. Odoric plaidait la cause des âmes du Purgatoire et donnait aux vivants de sérieux avis, au milieu des 20,000 dépouilles mortelles, qui reposent là, attendant la Résurrection de la chair.

TESTIS.

Saint-Victor de Tring

LE 27 septembre dernier, la paroisse de Saint-Victor de Tring (Beauce) était en liesse, c'était la fête de saint Elzéar de Sabran, patron des Frères Tertiaires de cette localité. C'était aussi la clôture de la Sainte Visite Canonique, ainsi que la vêtue et profession de plusieurs âmes généreuses. Fondée en 1904, par un Père du Couvent de Québec, chaque Fraternité a pris depuis, une heureuse et fervente extension. La communion est très fréquente : on tient à honneur de recevoir le Corps Sacré du Sauveur au décès de tout Tertiaire. Le culte des morts y est aussi très vivace, et tandis que le vénéré Pasteur s'étudie à embellir le champ du repos, les Tertiaires ont pris d'eux-mêmes la louable habitude de réciter tous ensemble le chapelet, au retour de l'enterrement, *en plus* du chapelet privé demandé par la Règle du Tiers-Ordre. Actuellement les Tertiaires sont 333, dont 129 hommes. Durant la visite, il y eut 9 professions d'hommes et 12 de dames : 19 hommes se présentèrent pour prendre l'habit, et 34 sœurs les imitèrent. Daignent saint Elzéar et la Bienheureuse Delphine bénir cette famille de frères et de sœurs, et accroître leur nombre et leur ferveur.

TESTIS.

Baie Saint-Paul

AU sortir de notre chère retraite il nous est bon de venir vous parler de la fête qui l'a couronnée, je veux dire de la fête de N. S. P. S. François. Comme les années précédentes nous avons tâché de la célébrer aussi bien que possible ; nous le lui devons du reste, car il nous gâte un peu en nous ménageant chaque année la présence d'un de ses fils pour relever cette solennité. Cette fois ce fut le R. P. Xavier-Marie, prédicateur de la retraite, qui voulut bien faire les frais de la prédication pour la journée. Comme nous avons aimé sa parole douce et encourageante pénétrant nos âmes d'un parfum tout séraphique !

Deux d'entre nous ont prononcé leurs vœux perpétuels ce furent : Sr Marie de la Nativité et Sr Marie de la Charité. Trois autres ont fait leurs premiers vœux, c'était : Sr M.-Colomban, Sr M.-Fidèle de Jésus et Sr M.-Edmond. Une seule prenait le saint habit, c'est Mlle Lucie Richard, qui prit le nom de Sr M.-Claire de Rimini.

Le soir, la cérémonie du *Transitus* nous réunissait à nouveau autour de la statue de saint François. Le R. P. Xavier, qui n'avait pas laissé passer une seule instruction de la retraite sans parler de notre Séraphique Père nous traçait encore un tableau touchant de ses derniers moments.

Hélas ! les fêtes d'ici-bas ne durent pas longtemps ! nous apprenons que le cher P. Xavier est rappelé en Europe, nous n'avons eu le temps de le mieux connaître que pour le regretter davantage, c'est donc avec un double regret que nous le voyons s'éloigner de nous.

Walkerville — Ontario

DU 10 au 20 septembre dernier, la belle paroisse de Walkerville a eu les saints exercices d'une bonne retraite en français et en anglais. La population s'est portée en masse à chaque sermon, trois fois par jour. Aussi nous ne sommes pas surpris d'apprendre que cent nouveaux membres sont entrés dans le Tiers-Ordre, ce qui porte à deux cents le nombre de nos Tertiaires dans cette paroisse. C'est un magnifique noyau que saura entretenir et développer le zèle infatigable de M. l'abbé L. Beau-doin, curé de Walkerville.



tirer
je m
Pent
été c
lectu
simpl
Quan
suis
qui b
bonne
A
l'occas
Outre
a quel
missio
D'abor
Cela s
d'Athè
D'autre
traite e
est inc



Les Missions franciscaines

LETTRE DE CHINE (suite)

APPRENANT que j'avais charge d'un district, vous vous êtes peut-être dit, bien cher Père : « Voici le P. Michel lancé, il doit bien posséder la langue. » Erreur ! J'en suis à l'ABC. Pour ce qui concerne le ministère, je puis m'en tirer assez facilement. Ayant même pris mon courage à deux mains, je me suis décidé à prêcher, pour la première fois, le jour de la Pentecôte. Grâce à Dieu, mon espérance n'a pas été vaine. J'ai été compris et ai parlé avec la même facilité qu'en français. La lecture des livres de religion, en caractères chinois et en style simple, m'est assez aisée. Je lis plus couramment que je ne parle. Quant aux conversations courantes, je les comprends. Mais, je suis comme les enfants qui comprennent quand on leur parle, et qui balbutient quand il leur faut répondre. N'importe ! Avec de la bonne volonté des deux côtés, on arrive toujours à s'entendre.

A ce sujet, depuis bientôt deux ans que je suis en Chine, j'ai eu l'occasion de constater des choses curieuses au sujet du langage. Outre que le même caractère se prononce souvent fort différemment à quelques lis de distance, nos auditeurs sont souvent cause que le missionnaire a parlé dans le désert. Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord, quand vous parlez, beaucoup ont l'air de tomber des nues. Cela se comprend ils n'ont jamais rien entendu de pareil, les gens d'Athènes en étaient là, quand saint Paul leur adressa la parole. D'autres, considérant en nous l'Européen, écoutent d'une manière distraite et sont persuadés d'avance que nous parlons un langage qui est inconnu. Ceux-ci feignent souvent de n'avoir rien compris. Je

dis « feignent » et c'est à dessein. La raison en est que, si vous parlez dans un groupe, vous avez été compris par plus des trois quarts, excepté par eux. Ceux-là habitués à crier finissent par avoir le tympan si peu délicat qu'il nous faut quasi hurler pour voir notre pensée saisie. Enfin, j'ai constaté que les enfants, exempts de préjugés, comprennent le missionnaire, si incorrectement puisse-t-il parler, mieux que les grandes personnes. Parmi celles-ci, je remarque que les hommes me comprennent mieux que les femmes et réciproquement. J'attribue ce fait à ceci que les femmes ne reçoivent aucune instruction et parlent un langage qui sent fort le terroir. Quant aux hommes, si, dans leur jeunesse, ils n'ont pas étudié les livres, ils ont eu et ont l'avantage, du moins, de circuler beaucoup. Cela suffit pour élargir le cercle de leurs connaissances littéraires et, dès lors, habitués à lier conversation avec des gens de toutes sortes de pays, ils sont plus aptes à nous comprendre. Mais, vous ne sauriez croire combien je désire manier habilement la langue chinoise. La raison en est que je serai alors plus à même de travailler efficacement à l'extension de la « Bonne Nouvelle. » Priez donc la Reine des Apôtres de m'obtenir rapidement le don des langues, non pas pour me glorifier, mais pour faire connaître, aimer et servir Dieu.

Enfin ! je crois qu'il est temps de mettre fin à ce long bavardage. Vous l'excuserez pour plusieurs motifs. Tout d'abord, vous y comptiez. En second lieu, il fait si chaud dans cette mesure chinoise, construite en terre, avec un toit de chaume et exposée, (pour comble de bonheur??) au soleil levant non moins qu'au couchant, que pour terrasser le sommeil, il me faut sortir de temps à autre. Mais, hélas ! le moment des grandes chaleurs est aussi la saison des pluies. Aussi, comme je suis caserné, que, d'une part, je ne puis songer à me promener, que, de l'autre, je tomberais dans les bras de Morphée si je lisais continuellement, je n'ai pour éviter ces inconvénients que la ressource de prendre une plume et de causer avec les absents. Vous voyez que je m'en acquitte bien. Quand les averses torrentielles ou continuelles n'ont pas lieu, je circule dans les environs. Mais grand Dieu ! par quels chemins !!! Vous ne vous en faites pas la moindre idée. Que ce soit à travers le village ou en dehors, ce ne sont que sentiers sinueux, boueux, en un mot de vraies mares qu'il faut traverser. Fort heureusement, les solides souliers de classe que des bienfaiteurs m'ont procurés en France me sont bien précieux. Si je ne les avais

pas
et g
en
un
selc
E
anci
au r
pect

✠

E

tions
qui le
No
tong c
« L
pays c
dent,
feu do
condar
remor
actuel,
la mor
Parn
son se
rien à
propre
Celu
la reco

pas, je serais contraint d'imiter mes paroissiens ou les païens, petits et grands. Il me faudrait tout simplement employer ces chaussures en cuir que la nature donne à chaque homme. Mais, alors ? Alors, un grand personnage comme le missionnaire y « perdrait la face » selon l'expression chinoise. Et, que faire quand la face est perdue ???

En attendant de la perdre, comme semble me le souhaiter mon ancien maître des novices, je vous dis, Révérend et bien cher Père, au revoir, et vous prie de croire aux sentiments bien fraternels et respectueux de

Votre tout affectionné et dévoué en N.-S. et Marie-Immaculée,
FR. MICHEL, O. F. M.,

Missionnaire Apostolique.



LE CULTE DES MORTS EN CHINE

À l'égard des touchantes cérémonies du culte catholique et des pieux sentiments que la sainte Eglise nous inspire à l'égard de nos chers défunts, lorsque, le 2 novembre, nous célébrons *leur fête*, plaçons le tableau des superstitions inspirées aux pauvres chinois païens par leur fausse religion qui leur impose également une fête appelée *Fête des Tombeaux*.

Nous le trouvons dans l'*Echo* de la mission franciscaine du Chang-tong oriental, sous la signature du P. Anselme Clavel, O. F. M.

« Le 5 avril est la fête des Tombeaux : fête de première classe dans le pays où les ancêtres sont tous classés parmi les dieux. Le jour précédent, *la vigile*, il est, en principe, interdit aux cheminées de fumer, le feu doit chômer partout et les Chinois, du moins les plus fervents, se condamnent à ne manger que des mets froids. Cette coutume bizarre remonte à l'époque de Confucius. En voici l'origine : Au *Chan-si* actuel, un jeune prince Tcheng-Eul dont la marâtre avait compté la mort dut chercher son salut dans la fuite.

Parmi les compagnons de son exil, un nommé Kiai-tche-toei mit à son service un dévouement héroïque. Tcheng-Eul, en effet, n'ayant rien à manger, Kiai-tche-toei n'hésita pas à entamer la chair de son propre corps pour soutenir la vie de son roi.

Celui-ci reconquit sa couronne, mais il sembla oublier le devoir de la reconnaissance et Kiai-tche-toei fut réduit à se cacher au mont

Mien-chan. Ce ne fut que plus tard que Tcheng-Eul songea à le récompenser. Ne pouvant le trouver, il imagina d'incendier la montagne. Ce moyen, pensait-il, serait efficace pour déloger Kiai-tche-toei de sa retraite. Kiai-tche-toei enfumé ne se rendit point à des intentions si bonnes et si chaudes et mourut rôti tout vif. Outré de douleur, le roi décréta qu'en l'honneur de la mémoire de Kiai-tche-toei, on n'allumerait plus le feu au jour anniversaire de cet incendie néfaste. Et, de fait, toutes les cheminées s'abstinrent d'arborer leur panache de fumée, et la coutume se généralisa bien vite de ne manger ce jour-là que des mets froids.

En ce même jour, les Chinois commencent leur pèlerinage vers leurs innombrables tombes. Ce n'est que le lendemain au soir que tous auront terminé leurs dévotions envers les ancêtres.

Déjà les cimetières ont été réparés, appropriés : on a refait les tumulus endommagés par les pluies, on a jeté de la terre neuve par dessus et tout est prêt pour la solennelle fête « des tombeaux. »

Dans l'après-midi, pauvres et riches de garnir un grand panier de provisions, et, portant le précieux menu des aïeux, de se rendre à la demeure vénérée. Devant l'ouverture du sépulcre est une table de pierre pour les sacrifices des ancêtres. C'est là que le démon humilie ses victimes et, semble-t-il, elles en ont quelque peu conscience ; comme je passais, en effet, près d'un homme en train d'accomplir les rites de son cérémonial, il se prit à rougir de honte et n'eut rien de plus pressé que de remballer sa marchandise jusqu'à ce que mes regards eurent cessé de l'inquiéter. D'ordinaire cependant elles font leurs superstitions simplement et sans manifester grand respect humain. Sur l'autel de pierre, le sacrificateur installe des petits pains cuits à la vapeur, appelés *mouo-mouo*, des petits pâtés de viande ou *pao-se*, des légumes, des *kiou-tsai*, ou poireaux, une théière avec une tasse à thé, une cruche de vin, etc., sans oublier les bâtonnets qui tiennent lieu de cuillère et de fourchette.

Depuis de longues années déjà l'ancêtre-dieu a perdu l'usage de ses dents avec l'appétit, mais n'importe ! Ses adorateurs croiraient manquer gravement à la piété filiale, s'ils ne lui offraient pas un régal de ce genre. Dans leur imagination, l'âme ancestrale vient s'asseoir au banquet dans quelque posture impossible, et dévore toutes ces substances avec une indicible avidité, ayant jeûné longtemps. Pendant le repas de ces convives de l'autre monde, le servant ou les servants se

tiennent
men
Au
para
Pe
tout
Trépa
pleurs
charg
mère.
Tri
la ca
Dieu,
de l'E
Ces
son, c
boit et
Deu
selle.
grande
garçon
on lan
agitée,
un oisi
Pour
fête de
Lumièr
et dou
En v
si gais,
mage q
côtoyés
asservi
de Dieu
La ré

tiennent debout, comme des points d'exclamation, attendant patiemment que leurs hôtes vénérés se lèvent de table.

Au bout d'une demi-heure, ou d'une heure, l'appétit des morts est, paraît-il, satisfait et la séance est terminée.

Pendant ce festin figuré, on a brûlé de l'encens en leur honneur et tout un monceau de papier-monnaie, pour remplir le coffre-fort des Trépassés. Comme d'habitude, il y a eu aussi force prostrations, des pleurs, et des appels touchants et plaintifs, ce dont les femmes se chargent spécialement : *Ouo na tié ia !* mon père. *Ouo uiang ia !* ma mère. *Ouo na tieu na !* mon ciel, pour dire mon époux.

Triste spectacle, de voir tant de ces pauvres gens, éparpillés dans la campagne, posant en sentinelles de Satan, sous le soleil du Bon Dieu, et livrant, en leur personne, l'image du Créateur aux outrages de l'Ennemi.

Ces rites du cérémonial dûment accomplis, on retourne à la maison, on mange le reste du dîner des ancêtres, c'est-à-dire le tout, on boit et on rit.

Deux jours durant, les travaux sont suspendus, la joie est universelle. Tout le monde revêt ses plus beaux habits. On installe de grandes balançoires : tous grands et petits, les fillettes comme les garçons jouent à l'escarpolette du matin jusqu'au soir. Ou bien encore on lance très haut dans les airs, à tous les caprices d'une atmosphère agitée, des cerfs-volants, des oiseaux de proie en papier poursuivant un oisillon, des dragons, etc. Le spectacle est des plus curieux.

Pourquoi cette nouvelle physionomie dans la fête ? C'est que la fête des Tombeaux est aussi la fête du *Tsing-ming*, c'est-à-dire de la Lumière pure : elle marque l'époque où le soleil à la fois chaud et doux, radieux et beau, inaugure les meilleurs jours du printemps.

En voyant ces bons Chinois du Chan-tong si simples de mœurs et si gais, on ne peut s'empêcher d'admirer et de dire : « Quel dommage que tant de bons côtés, tant de belles qualités soient toujours côtoyés par la superstition ! Pourquoi faut-il que ce bon peuple reste asservi à celui qui est notre ennemi jaloux, parce qu'il est l'ennemi de Dieu ?

La réponse, chers Bienfaiteurs, vous est connue déjà.

L'Echo de la Mission Franciscaine au Chang-tong.

LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL

Il faut hiverner dans l'île — Désespoir !

 **C**ABANÉS à la façon sauvage, leur chaloupe amarrée de force par les glaces, nos malheureux voyageurs se virent donc obligés d'hiverner dans l'île d'Anticosti ; ils ne pouvaient pas, en effet, entrevoir d'autres moyens d'en sortir que de prolonger leur vie jusqu'au mois d'avril, jusqu'au temps où les glaces, venant à se désagréger, leur permettraient de reprendre la mer.

Mais on est encore en décembre, et les vivres sont rares dans les cabanes. Aussi, outre les précautions déjà prises pour que personne n'y touchât à l'insu des autres, ils réglèrent ainsi leurs repas : « Le matin nous faisons bouillir dans de la neige fondue deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la bouillie à l'eau ; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-sept, et, par conséquent, chacun de nous avait environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'était pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement, nous mangions des pois au lieu de viande, et quoique nous n'en prissions chacun que plein une cuillerée à bouche, c'était en vérité le meilleur de nos repas.

« Ce n'était pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devons prendre ; il fallait encore régler quelles seraient nos occupations. Nous entreprimes, Léger, Basile et moi, de couper, quelque temps qu'il fit, tout le bois nécessaire ; quelques-uns se chargèrent de le porter, et d'autres s'offrirent à écarter la neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur, sur la route que nous prendrions pour aller dans la forêt. »

Le P. Crespel estime que ce travail pénible contribua beaucoup à sa conservation. « J'allais donc, continue-t-il, tous les jours au bois, et, malgré les efforts que l'on faisait pour écarter la neige, nous y entrions souvent jusqu'à la ceinture. Ce n'était point là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice : les bois qui se

trouv
de n
avait
vent
nuion
vait
reven
lors r
fallait
mais
il y a
même
chés
dévor
dités s
N'ay
aucun
de la r
pas so
de No
C'était
monde
dant d
offrand
exprim
sentir a
reprit c
de nou
Mais
désespo
se garan
dans let
emporta
ternatio

(1) Let
(1) Let

trouvaient à notre portée étaient fort branchus, et tellement chargés de neige, qu'aux premiers coups de hache elle abattait celui qui les avait domés ; nous étions tous trois alternativement abattus, et souvent nous tombions chacun deux ou trois fois ; alors nous continuions l'ouvrage, et quand, par des secousses réitérées, l'arbre se trouvait déchargé de neige, nous l'abattions, le mettions en pièces, et revenions tous les trois à la cabane avec chacun notre charge ; pour lors nos camarades allaient chercher le reste, ou plutôt, ce qu'il en fallait pour toute la journée. Nous trouvions ce métier-là bien dur, mais il fallait absolument le faire, et quoique la fatigue fût extrême, il y avait tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité. » (1) Avec cela ils reposaient très mal la nuit, couchés sur la neige et sur quelques branches de sapin, la vermine les dévorait et ils n'avaient pas de linge pour changer ; d'autres inconvénients surgissaient tous les jours, rendant leur vie extrêmement pénible.

N'ayant aucune consolation du côté de la terre, n'en attendant aucune, leur situation eût été voisine du désespoir, si la douce voix de la religion n'était venue les encourager. Notre Récollet n'oublia pas son devoir en une telle occurrence. Le 24 décembre, en la fête de Noël, il célébra la sainte messe et prononça « un petit discours C'était une espèce de parallèle de ce qu'avait souffert le Sauveur du monde avec ce que nous souffrions ; et je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur, et en les assurant que cette offrande était un titre pour en obtenir la fin et la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendais, chacun reprit courage et se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairait à Dieu de nous appeler à lui, ou de nous tirer du danger. » (1)

Mais un nouveau malheur faillit encore les jeter dans le plus grand désespoir. Le 1^{er} janvier il plut beaucoup, les naufragés n'ayant pu se garantir, durent se coucher tout mouillés ; et, tandis qu'ils gelaient dans leurs cabanes un vent très violent brisait les glaces de la baie et emportait la chaloupe, le seul espoir de salut. « Jugez de notre consternation, écrit le P. Crespel ; cet accident mettait le comble à notre

(1) Lettre Ve.

(1) Lettre Ve

infortune et nous ôtait toute espérance de la voir finir ; j'en sentais toutes les conséquences ; je voyais le désespoir s'emparer de tout notre monde : les uns voulaient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture et aller ensuite mourir au pied d'un arbre ; les autres ne voulaient plus travailler, et disaient, pour justifier leur refus, qu'il était inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avait plus d'apparence qu'ils puissent éviter de mourir. » (1)

Au milieu de l'abattement général, notre Récollet seul tint bon et son courage fut encore une fois le salut de tous. Pour détourner ses compagnons de leur projet homicide, il fit valoir les meilleurs raisonnements et employa tous les ressorts de la douceur. Mais dans une telle extrémité, la crainte d'un plus grand mal semble seule capable d'arrêter l'homme sur le chemin du crime. Alors, dit le P. Crespel, « je pris un ton que mon caractère autorisait ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris que Dieu était, sans doute, irrité contre nous, qu'il mesurait les maux qu'il nous envoyait aux crimes dont nous nous étions autrefois rendus coupables ; que nos crimes étaient sans doute bien énormes, puisque la punition en était des plus rigoureuses, et que le plus grand de tous était notre désespoir, qui, s'il n'était bientôt suivi du repentir, deviendrait irrémissible. Que savez-vous, mes Frères, continuai-je, si vous ne touchez pas à la fin de votre pénitence ? Le temps des plus grandes souffrances est celui de la plus grande miséricorde, ne vous en rendez pas indignes par vos murmures ; le premier devoir du chrétien est de se soumettre aveuglément aux ordres de son Créateur, et vous, cœurs rebelles, vous voulez lui résister, vous voulez perdre en un instant le fruit des maux que Dieu ne vous envoie que pour vous rendre dignes des biens qu'il destine à ses enfants ; vous voulez devenir homicides ; et pour vous soustraire à des souffrances passagères, vous ne craignez pas de vous précipiter dans des tourments qui n'ont de bornes que l'Eternité. Suivez donc votre criminelle résolution, accomplissez votre horrible dessein, j'ai fait mon devoir ; c'est à vous à penser que vous êtes perdus pour toujours. J'espère cependant, ajoutai-je, que, parmi vous, il y aura du moins quelques âmes assez attachées à la loi de leur Dieu, pour avoir égard à ma remontrance, et qu'elles se joindront à moi

(1) Lettre Ve.

pour
tenir.

« I
rètère
leque
de la
impat
une v
pas n
ordin

La
éloqu
se fap
mais
le len
messe
Esprit
dite,
ne se
tion d
air joy

{ (1) I

pour lui offrir leurs peines et pour lui demander la force de les soutenir. »

« Lorsque j'eus fini, je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêtèrent et me prièrent de leur pardonner l'excès du désespoir dans lequel ils étaient tombés ; ils me promirent, en versant un torrent de larmes, qu'ils n'irriteraient plus le ciel par leurs murmures ou leur impatience et qu'ils allaient redoubler leurs efforts pour se conserver une vie qu'ils reconnaissaient tenir de Dieu seul et dont ils n'étaient pas maîtres de disposer. A l'instant, chacun reprit son occupation ordinaire. » (1)

La harangue du P. Crespel, pleine de justes reproches et d'une éloquence convaincante, avait eu son plein effet. Mais notre Récollet se rappela, sans doute, la remarque de saint Paul : que l'homme sème, mais que Dieu seul arrose et donne la croissance ; aussi annonça-t-il le lendemain, 2 janvier, « qu'ayant encore du vin pour deux ou trois messes, il était à propos d'en célébrer une pour demander au Saint-Esprit les forces et les lumières dont nous avons besoin. » Elle fut dite, le cinq. La récompense de la résignation et des prières de tous ne se fit pas longtemps attendre. Deux d'entre eux ayant pris la résolution d'aller à la recherche de la chaloupe, revinrent bientôt, avec un air joyeux qui fit espérer à tous une bonne nouvelle.

(A suivre).

FR. ODORIC-M., O. F. M.

{ (1) Lettre Ve.



Variété

LE RÊVE DE L'ORPHELIN



A mon frère (Blyerheide)

Des morts c'était partout la lugubre veillée ;
Le vent soufflait dans le lointain,
Et les glas, qui tenaient ma frayeur éveillée,
Pleuraient leur funèbre refrain.

Mon esprit se porta vers les âmes captives
En un vaste océan de feu :
Il me semblait les voir, prisonnières plaintives
Tendre les bras vers le ciel bleu.

Assis près du foyer, je faisais ma prière,
Pensant à ceux qui ne sont plus ;
Mais bientôt le sommeil alourdit ma paupière :
Je m'endormis, disant : " Jésus ! . . . "

* * *

Et je rêvai soudain à l'âme de ma mère ! . . .
Ma mère ! ah, je la vis, m'attirant sur son sein,
Refouler un sanglot dans sa douleur amère ;
Et recueillant encor son souffle presque éteint,
" Je vais mourir, dit-elle, et te laisse orphelin. "

Puis son corps, doucement, retomba sur sa couche,
Deux fois elle sourit aux Cieux ;
Alors son Crucifix vint effleurer sa bouche,
Et des pleurs voilèrent ses yeux.

Un hoquet meurtrier souleva sa poitrine :
" Mon Dieu ! " murmura-t-elle, en un suprême effort ;
Et son front rayonnant d'espérance divine
Me laissa deviner — car j'ignorais la mort —
Qu'un pouvoir surhumain avait changé son sort.

Longtemps je lui parlai, la croyant endormie,
Mais elle ne répondait pas ;
Et mon baiser du soir sur sa main refroidie
M'apprit tout ce qu'est le trépas.





La nuit tombait : j'eus peur devant ce front si pâle ;
O ma mère ! . . . et ma voix, quand je voulais crier,
Dans ma gorge serrée expirait comme un râle . . .
Frissonnant, à genoux, je me mis à pleurer,
Pensant à tout moment entendre respirer.

Je crus lire la vie en ses grands yeux livides :
Vaine espérance d'un instant !
Ils fixaient, sans le voir, entre ses doigts rigides,
Le Crucifix qu'elle aimait tant.

Longue nuit de sanglots, nuit d'épaisses ténèbres,
Où la cire bénite épandait sa lueur,
Où la mort déroulant ses visions funèbres,
Fit briller devant moi son dard toujours vainqueur,
Ton souvenir est là, buriné dans mon cœur !

Comme pour réchauffer la dépouille glacée,
En vain l'aube y jeta ses feux . . .
J'y mis, après l'avoir longuement enlacée,
L'ultime baiser des adieux.

Je vis les hommes noirs, sans pitié pour mes lames,
L'arracher de mes bras et fermer son cercueil . . .
Lors, le cœur oppressé de poignantes alarmes,
Je compris que, sur terre, il est des jours de deuil,
Je compris l'au-delà dont la mort est le seuil.

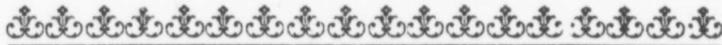
Je me revis, tremblant, suivre sa pauvre bière,
Le front penché vers le chemin ;
Puis, sous les verts cyprès, parut le cimetière
Où vient sangloter l'orphelin.

Enfin, je vis la tombe, ouverture béante,
Engloutir à jamais l'objet de mon amour,
Quand, soudain, j'entendis une voix bienfaisante :
"Enfant, sèche tes pleurs, tu me verras, un jour,
En l'éternelle étreinte, au céleste séjour."

* * *

Et quand je m'éveillai, l'âme bien consolée,
Le vent soufflait dans le lointain ;
Et les glas dont l'écho mourait dans la vallée,
Soupiraient leur dernier refrain.

FR. FÉLIX-MARIE, O. F. M.
Montréal, octobre 1905.



Chronique Antonienne

ALMANACH ANTONIEN

Nos Pères de la Province du Saint Nom de Jésus, à Pater-son et à New-York, font paraître depuis trois ans, chaque année un Almanach Antonien en anglais. C'est avec plaisir que nous avons reçu la livraison de cette année. Saint Antoine tient naturellement la plus grande place dans cette brochure gentiment illustrée de phototypies représentant la vie du grand Thaumaturge. Ce fut une agréable surprise pour nous d'y trouver racontée la mort du P. Nicolas Viel et de son disciple Ahuntsic, qu'on peut appeler les premiers martyrs du Canada : et d'y voir reproduites les deux statues élevées en leur honneur sur la place de l'église du Sault au Récollet. Nous en remercions Mlle Gertrude Ménard, l'écrivain anglais bien connu, qui a eu la pieuse pensée d'écrire cet article.

MGR NEUMANN ET SAINT ANTOINE

En 1854, Mgr Neumann partait pour l'Europe. Le but principal de son voyage était d'être présent à Rome pour la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception, mais il profita de la circonstance pour aller visiter Piachatitz, sa ville natale. Il voyageait avec l'habit d'un simple clerc. En route, il perdit une de ses malles contenant plusieurs reliques de valeur qu'il s'était procurées à Rome et en d'autres endroits, et malgré le nombre de réclamations faites par télégraphe il ne put retrouver l'objet perdu.

Profondément chagrin et tout absorbé dans ses pensées, le prélat se promenait sur le quai de la gare, lorsque tout-à-coup le souvenir de saint Antoine lui vint en esprit. Il fit alors vœu de dire, le lendemain, la messe en l'honneur du Saint, s'il était remis en possession de ses reliques.

Au même instant il est distrait de ses réflexions par une voix qui lui criait : « Monseigneur, Monseigneur, voici votre malle ! » Tout joyeux, le prélat s'avance sans plus de réflexion pour la recevoir des mains du jeune homme qui lui présentait. Mais soudain une pensée traversa son esprit. — « Comment cet étranger pouvait-il savoir qu'il

était
rieur,
me ;

Le
en ren
deur
de la



S in
d
S
peut di
enfant
sur son
doux à
le Roi
Didace
nelleme
lai de l
Beaupré
Nous ne
frère Di

était évêque et l'appeler Monseigneur, alors que rien dans son extérieur, ne manifestait cette dignité? » Il voulut interroger le jeune homme ; déjà, celui-ci avait disparu aussi mystérieusement qu'il était venu.

Le pieux prélat considéra l'incident comme vraiment miraculeux et en remerciement, il fit faire un tableau représentant le Saint en grandeur naturelle, et que l'on peut voir encore dans la chapelle de la cathédrale à Philadelphie.



SAINT DIDACE

(Fête le 12 novembre)

Simple frère lai, de l'Ordre de saint François, Didace d'Alcala, sut, dans l'humilité, la simplicité et la pénitence, devenir un grand Saint. Il se fit remarquer durant sa vie par des miracles qu'on peut dire *innombrables*. Notre gravure le représenterendant la vue à un enfant aveugle. Il mourut le 12 novembre 1463 en pressant le crucifix sur son cœur et en prononçant ces paroles embrasées : « Que vous êtes doux à mon âme, ô bois, ô clous bénis qui eûtes la fortune de porter le Roi et le Seigneur des Cieux ! » Il ne faut pas confondre saint Didace d'Alcala qui vécut et mourut en Espagne et qui a été solennellement canonisé, avec le bon frère Didace, Récollet, premier Frère lai de l'Ordre de saint François, né au Canada à Sainte-Anne de Beaupré, mort aux Trois-Rivières, en odeur de sainteté, en 1699. Nous ne pouvons appeler celui-ci *saint Didace* mais seulement le *bon frère Didace*. On ne doit pas l'invoquer ni en parler autrement.





Chronique littéraire franciscaine



MARIE REINE DE LA CRÉATION, par le P. Chr., O. F. M., de la province de France, Lille, chez Desclée, 1905, in-18 de 61 pp. Prix 3 cents.

Dans la chronique littéraire du mois de mars, j'ai signalé à nos lecteurs une brochure intitulée : *Marie d'après les principes de l'école franciscaine*, Lille, 1904. Sa Sainteté Pie X a envoyé la bénédiction apostolique à l'auteur de cette publication pieuse. Mais ce travail est plutôt, paraît-il "une étude, une discussion" destinée aux théologiens. En donner un résumé, un exposé clair, à la portée de toutes les intelligences, voilà le but de la plaquette que je recommande à nos lecteurs. C'est une théologie en miniature ; naturellement aucune question n'est traitée d'une façon exhaustive ; mais les principaux titres de gloire de Marie sont examinés à la lumière de la théologie de Duns Scot. J'aurais aimé une exactitude plus scientifique dans les citations des saints Pères, une précision plus lumineuse dans l'exposé de certaines théories, une démarcation plus nette entre les idées qui sont de pures fantaisies de théologiens et les opinions solidement probables, étayées sur une argumentation puissante. Ces réserves faites, je suis heureux de louer cette piété onctueuse qui déborde à chaque page, cet amour ardent qui concentre sur notre douce Reine, les rayons les plus éblouissants de la théologie franciscaine.

THE TEACHING OF ST FRANCIS OF ASSISI AND ITS LATEST INTERPRETERS, by Fr. Paschal Robinson, O. F. M., Paterson, N.-Y., *Franciscan Friary*, 1905. "Le terme du XIX^e siècle, écrit M. George Goyau, (1) réservait à saint François une étrange fortune. Tous le croient connaître, tous le croient comprendre." En réalité, plus d'un critique franciscanisant impose au Poverello ses idées d'un protestantisme étroit ou d'un rationalisme glacial. C'est contre ce travestissement de la pensée franciscaine que le R. P. Paschal proteste avec toute l'autorité qui s'attache à sa science, avec toute l'indignation d'une âme toute dévouée au vrai Fran-

(1) Autour du catholicisme social, 2^e série, Paris, 1901, p. 118.

çois d
tient à
LA V
1905, be
cédé d'a
Voilà
à lire l
quelque
mois de
publiés
dernière
chain ar
principa
palestin
L'IMM
8 DÉCEM
Prix 2 f
Malgr
revendiq
durant c
yeux la f
lique, il
R. P. A
"L'Imm
et l'étud
française
montre l'
d'une ph
vibrer sou
plus suav
dans le t
une chale
marial es
hésitation
vel (Etude
qu'ici rien
rien de pr

(1) Le P.
cis of Assisi
vail, dans
çois de M.

çois de l'histoire impartiale. (1) Sa brochure doit être lue par quiconque tient à se tenir au courant du mouvement franciscain actuel.

LA VILLE DE DAVID, par le P. Barnabé d'Alsace, Paris, chez Picard, 1905, beau vol. in-8 de XXVI-248 pp., enrichi de 25 illustrations, et précédé d'une préface de Mgr Giannini, O. F. M.

Voilà un travail scientifique de toute première valeur. On aime toujours à lire le P. Barnabé d'Alsace parce qu'on est toujours sûr d'apprendre quelque chose à son école. Il n'est pas inconnu pour nos lecteurs. Au mois de février dernier (p. 52-56) j'ai apprécié les précédents volumes publiés par l'éminent archéologue sur la chorographie palestinienne. Cette dernière dissertation est de tout point digne de ses aînées. Dans un prochain article j'espère communiquer à nos lecteurs un exposé succinct des principales thèses défendues avec tant de compétence par notre savant, palestinologue.

L'IMMACULÉE-CONCEPTION A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS, LE 8 DÉCEMBRE 1904. — Paris, chez Poussielgue, 1905, gr. in-8 de 100 pp. Prix 2 fr.

Malgré sa modeste allure de simple compte-rendu, ce volume peut revendiquer une belle place à côté des meilleurs ouvrages marials parus durant cette année. M. G. Morel ne fait pas seulement passer sous nos yeux la fête magnifique organisée par Mgr le Recteur de l'Institut catholique, il reproduit encore in-extenso le superbe discours doctrinal du R. P. Auriault (p. 5-17), le mémoire historique de Mgr Péchenard sur "*L'Immaculée-Conception dans l'ancienne Université de Paris*" (p. 21-65) et l'étude délicatement ciselée, sur la *Poésie mariale dans la littérature française* (p. 66-98) par M. Rousselot ; triptyque incomparable qui nous montre l'Immaculée tout inondée des splendeurs de la théologie, entourée d'une phalange compacte d'enthousiastes défenseurs, tandis qu'elle fait vibrer sous son souffle les lyres harmonieuses et inspire à nos poètes leurs plus suaves accents. — Les Franciscains occupent une place glorieuse dans le travail de Mgr Péchenard. Duns Scot surtout est célébré avec une chaleur communicative (p. 31-35) ; et la fameuse joute du Docteur marial est admise par le savant Recteur de l'Institut, sans la moindre hésitation. De ce travail magistral je dirai volontiers avec le R. P. Bainvel (*Etudes*, t. 103, 1905, p. 125.) "Je ne pense pas que nous eussions jusqu'ici rien de si étudié, rien de si précis, et de si complet, sur la question, rien de présenté avec une si belle sérénité d'historien impartial."

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.

(1) Le P. Pascal a déjà publié une autre brochure intitulée : *The real S. Francis of Assisi*, 2e éd. London, 1904. J'ai dit tout le bien que je pense de son travail, dans un article de la *Revue ecclésiastique de Valleyfield* : « Le saint François de M. Paul Sabatier, » 1905, p. 210-216.

La T. R. Mère M.-Madeleine du S.-C.

ABBESSE DES PAUVRES CLARISSES AUX ÉTATS-UNIS



Le 18 août dernier, à 3.30 de l'après-midi, s'éteignait paisiblement dans le Seigneur, la T. R. M. Marie-Madeleine du Sacré-Cœur, née Annetta Bentivoglio, fondatrice de l'Ordre des Pauvres Clarisses aux Etats-Unis, et abbesse du monastère d'Evansville.

Elle avait vu le jour à Rome, au château Saint-Ange, le 29 juillet 1734. Son père, le Comte Domenico Bentivoglio, général dans l'armée pontificale, est resté célèbre par les services qu'il a rendus à l'Eglise, sous les papes Grégoire XVI et Pie IX.

La comtesse Annetta entra chez les Pauvres Clarisses et prit l'habit, le jour de la fête de saint François. En 1875, sur la demande de Mgr Chatard, évêque d'Indianapolis, (alors Président du Collège Américain à Rome) et pour obéir au précepte de Sa Sainteté Pie IX, et du Rme P. Bernardin de Portogruaro, Général de l'Ordre, elle quitta, en compagnie de sa sœur, la Mère Constance de Jésus, le monastère de San Lorenzo-in-Panisperna, pour venir fonder une maison de son Ordre, aux Etats-Unis.

Déjà, plusieurs tentatives avaient été faites pour établir l'Ordre des Pauvres Dames, en Amérique, mais toutes étaient demeurées infructueuses ; cette œuvre, dans les desseins de la Divine Providence était réservée à deux membres de l'une des plus anciennes et des plus nobles familles d'Italie. Les deux sœurs, en vertu de la sainte obéissance, quittèrent donc leur monastère, le 12 du mois d'août 1875, pour venir aux Etats-Unis. La Sœur Marie-Madeleine avait été nommée abbesse de la future fondation et avait reçu de Sa Sainteté Pie IX l'ordre exprès de faire observer en tout point la règle de Sainte-Claire, mais spécialement en ce qui concerne la sainte pauvreté.

Les deux religieuses arrivèrent à New-York, le 12 octobre, après une traversée des plus heureuses. Là, les attendaient les premières épreuves qui, loin de les décourager et de les abattre, leur fournirent

plutôt
carac
reçur
cieus
recon
Mère
nouve
Leu
car, l
vaient
teur C
donna
Clevel
les ve
rent l
épreuv
lés, qu
que de
raient
commi
allema
de se c
Rme F
reçurer
février
fondati
Conf
rent ce
et bâtir
l'archev
conséq
naissanc
disposé
et entre
de plus
A O
tingué,
magnific

plutôt l'occasion de montrer toute la grandeur et la virilité de leur caractère. Après une longue suite d'amers désappointements, elles reçurent enfin de l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, l'offre gracieuse d'aller s'établir dans sa ville épiscopale. Elles acceptèrent avec reconnaissance, et grâce à la charité de Mde F.-A. Drexel, et de la Mère Bouvier, religieuse du Sacré-Cœur, elles purent entrer dans leur nouvelle maison, le 13 mars 1877.

Leur séjour dans la Nouvelle-Orléans, ne fut pas de longue durée ; car, le 17 juin de la même année, les deux saintes religieuses recevaient inopinément la visite du T. R. P. Grégoire Vanknecht, Visiteur Général de la province Saint-Louis de Missouri. Celui-ci leur donna ordre de quitter aussitôt leur couvent pour aller s'établir à Cleveland, Ohio. Sans étudier les motifs d'un ordre aussi inattendu, les vertueuses filles inclinèrent respectueusement la tête, et préparèrent leur départ qui s'effectua le 6 août. A Cleveland, de nouvelles épreuves les attendaient. En effet, trois mois s'étaient à peine écoulés, que le R. P. Grégoire, accompagné du P. Kilian vint leur dire que des Clarisses-Colettines allemandes, déjà en route, leur arriveraient le lendemain, et qu'elles auraient à opérer la fusion des deux communautés et à se conformer en tout aux usages des religieuses allemandes. Mais à l'arrivée de celles-ci, elles trouvèrent impossible de se conformer à leurs us et coutumes ; aussi, en écrivirent-elles au Rme P. Général de l'Ordre à Rome, pour lui exposer la situation, et reçurent de lui l'ordre de quitter Cleveland. Elles partirent le 26 février 1878, abandonnant une seconde fois un monastère dont la fondation leur avait coûté tant de travaux et de sacrifices.

Confiantes en la Divine Providence, les Pauvres Clarisses résolurent cette fois de recueillir des fonds pour acheter un site convenable et bâtir un monastère régulier, bien qu'elles eussent été invitées par l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, à revenir dans cette ville. En conséquence, elles partirent pour New-York, où elles avaient des connaissances, espérant y rencontrer des personnes charitables, toutes disposées à leur venir en aide. Elles n'y demeurèrent pas longtemps, et entreprirent un long voyage dans l'Ouest, dans le but d'y recueillir de plus abondantes aumônes.

A Omaha, elles firent connaissance avec un homme riche et distingué, le comte Creighton qui leur bâtit, à ses frais et dépens, un magnifique couvent. Un second fut ouvert à la Nouvelle-Orléans, en

juin 1885. La plus importante des fondations, faites par la Rév. M. Marie-Madeleine, est celle d'Evansville, sous la juridiction spéciale de Mgr Chatard. C'est là que la pieuse fondatrice passa, dans le calme et la paix les dernières années de sa vie, — vie vraiment vertueuse et remarquablement conforme à celle de la Mère de tout l'Ordre, la glorieuse sainte Claire.

Le doux parfum de ses vertus embaumera longtemps la mémoire et le cœur des pauvres filles qu'elles a laissées ici-bas orphelines.

L'élection de la nouvelle Abbessse a été faite, le 17 septembre, sous la présidence du T. R. P. Hugol in Storff, O. F. M., Commissaire Général des Clarisses pour les Etats-Unis. C'est la T. R. Mère Marie-Charité Burns, qui a été élue pour succéder à celle dont elle avait été le bras droit dans la fondation d'Evansville.

(*St Franziskus Bote.*)



NÉCROLOGIE

Montréal. — Fraternité N.-D. des Anges. — M. Auguste Lespérance décédé le 18 septembre.

— A l'hospice Gamelin : Sœur Saint-François d'Assise décédée le 15 septembre.

— Mlle Joséphine Pilon, en religion Sr Sainte-Agnès, tertiaire isolée décédée après 11 ans de profession.

Montréal. — Mlle Marcelline Demers, en religion Sr Marguerite de Cortone, décédée en juin après 6 ans de profession.

— Mlle Emélie Duchesne, en religion Sr Marie-Françoise des Cinq-Plaies, décédée le 21 mai après plusieurs années de profession.

— Mde Larin, Tertiaire isolée, mère d'une Franciscaine Missionnaire de Marie.

Québec, Saint-Sauveur. — M. Octave Fortin, en religion Fr. Pierre d'Alcantara, décédé le 22 septembre après 11 ans de profession.

— M. Joseph Papillon, en religion Fr Saint-Ambroise, décédé le 22 septembre, à l'âge de 70 ans, après 15 ans de profession.

— Mlle Zélia Laroche, en religion Sr Marie-Anna de Jésus, Tertiaire isolée, décédée pieusement le 5 octobre 1905, à l'âge de 20 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Au c
senter à
elle le f
quatre :

Après
Marie-
monde |
lointain
de Jésus
le proba
Beaupré
livrées é
tissage é

Mais,
biens de
voilà les
orne en

(*Sem. R*
Marie-A
fice de te
chait : au

une imm
elle dut r
sion la ve

ceux qui
compta p
elle mont
aux pieds
quelques
devait plu

En véri
crainte ni
lait de tou

Que j'ai d
Epoux de
pagnes d
vierge pr

arrive au r
6 octobre,
union avec
voix du di

son âme s'
Puisse-t.

— Mde

Au commencement de ce beau mois d'octobre, saint François s'est plu à présenter à la Reine du Très Saint Rosaire cette rose blanche et sans tache ; rose, elle le fut, en effet, par les épreuves et les souffrances endurées, pendant près de quatre années, avec la plus entière résignation.

Après avoir donné dans la maison paternelle l'exemple de toutes les vertus, Sr Marie-Anna avait quitté, à peine âgée de 13 ans, tous ceux qu'elle aimait en ce monde pour apprendre à se dévouer au salut des âmes, car, voler dans les missions lointaines, y consumer sa vie au salut des pauvres payens, mourir enfin martyr de Jésus, c'était là l'ambition de son jeune cœur. Pendant 3 ans, elle avait édifié le probandat des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, à Sainte-Anne de Beaupré. Le 18 décembre 1900, à genoux aux pieds du Pontife, elle dépouilla les livrés du siècle, et, sous le nom de M. Marie-Anna de Jésus, commença l'apprentissage de la vie religieuse et missionnaire au noviciat des mêmes Sœurs à Québec.

Mais, au jour de la prise d'habit, le R. P. Prédicateur le lui avait prédit : « Les biens de Jésus, ce sont la croix et les épreuves, ce sont les souffrances et la mort ! voilà les bijoux que votre Epoux vous apporte et les perles précieuses dont il vous orne en ce monde, en attendant qu'il partage son trône avec vous dans l'autre ! » (*Sem. Relig. de Québec, 22 déc. 1900.*) Comme son Père saint François, Sr Marie-Anna allait être martyre de désir ; le bon Dieu allait lui demander le sacrifice de tous ses désirs et de toutes ses espérances. Le jour de la profession approchait : au lieu d'être le jour du grand holocauste, la généreuse novice y commença une immolation autrement pénible à son cœur. Arrêtée par une cruelle maladie, elle dut retourner dans le monde qu'elle avait voulu fuir ; elle accepta avec soumission la volonté du divin Maître. Pendant un an et demi elle continua à édifier tous ceux qui eurent le bonheur de la connaître ; l'Œuvre du Pain de saint Antoine la compta parmi ses dévouées zélatrices. Le 6 mai dernier, malgré ses souffrances, elle monta encore une fois au couvent des Pères ; encore une fois elle s'agenouilla aux pieds de son Séraphique Père saint François pour lui demander sa bénédiction ; quelques jours plus tard elle se trouva clouée sur un lit de douleurs qu'elle ne devait plus quitter.

En véritable enfant de saint François, elle vit arriver l'heure redoutable sans crainte ni regret. Que dis-je ? Cette heure, elle la désirait ardemment, elle l'appela de tous ses vœux, et avec saint Paul, elle aimait à répéter : « *Cupio dissolvi !* Que j'ai donc hâte de partir ! Quand donc pourrai-je enfin posséder Jésus, le divin Epoux de mon âme ! » Elle versa des larmes en apprenant que ses anciennes compagnes d'infirmerie au couvent, l'avaient devancée à la récompense. — Patience ! vierge prudente ; votre lampe est pleine, et l'Epoux ne tardera pas, le voici qui arrive au milieu de la nuit, suivez-le aux noces éternelles ! — Dans la nuit du 5 au 6 octobre, au moment où tant d'âmes pieuses commençaient l'Heure Sainte en union avec le Cœur de Jésus agonisant, Sr Marie-Anna de Jésus entendit enfin la voix du divin Epoux ; et brisant les faibles liens qui la retenaient encore captive, son âme s'élança vers le Cœur de son Sauveur bien-aimé.

Puisse-t-elle se souvenir de ceux qui la pleurent dans cette vallée de larmes.

S. M.

— Mde Marcelle Rochette, née Adeline Langlois, en religion Sr Ste-

Rose de Viterbe, décédée le 28 septembre, à l'âge de 66 ans après 23 ans de profession.

Longue-Pointe. — M. Louis Gaspard Héту, en religion Fr. François, décédé le 7 juin, à l'âge de 56 ans après 17 ans de profession.

Maisonneuve. — M. le docteur Joseph Gagnon, décédé le 21 septembre dernier, à l'âge de 58 ans.

Montmagny. — Mde Vve Louis Fiset, en religion Sr Sainte-Anastasia décédée le 5 juillet, à l'âge de 75 ans après 14 ans de religion.

Sorel. — M. Norbert Cantin, décédé le 11 septembre à l'âge de 80 ans après 3 ans de profession.

— Mde Moïse Charland, née Julie Hébert, en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 20 septembre, à l'âge de 72 ans. Elle était Tertiaire isolée.

— Marcelline Vallée, en religion Sr de l'Immaculée-Conception, décédée à l'âge de 85 ans, après 5 ½ ans de profession.

Louiseville. — M. Louis Cloutier, en religion Fr. François, décédé le 19 août à l'âge de 81 ans, après 11 ans de profession.

Sainte-Ursule, Mask. — M. Max. Vanasse, en religion Fr. Saint-Jean l'Évangéliste, décédé le 17 avril, à l'âge de 59 ans, après 10 ans de profession.

— M. Louis Boulay, décédé le 20 août, à l'âge de 81 ans, après 10 ans de profession.

Malgré son grand âge, il se faisait remarquer par son assiduité aux réunions mensuelles. Deux de ses fils sont prêtres dans le diocèse.

— Mde Vve Frs Béland, née Marie Paquin, décédée le 16 septembre à l'âge de 58 ans après 2 ans de profession.

Sainte-Rose — Laval. — Melle Agnès Delrin, décédée le 17 septembre après 15 ans de profession.

— Melle Dina Goyer, décédée le 27 août, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Lowell. — Dme Théophile Lamoureux, (Sr St-Louis) décédée le 14 septembre 1905 à l'âge de 68 ans, après 20 ans de profession.

Saint-Jean. — Dme J.-Bte Granger, Sr Ste-Françoise Romaine, décédée le 11 septembre, à l'âge de 81 ans, après 4 ans de profession.

Fall River Mass. — Fraternité Sainte-Elisabeth — Mde Patrick Vallée, née Céline Couture, en religion Sr Ste-Céline, décédée le 19 septembre, âgée de 34 ans, après 5 ans de profession.

— Mde Célestin Thibault, née Salomé Audette, en religion Sr St-Célestin décédée le 4 octobre, à l'âge de 72 ans, après 14 ans de profession.

Depuis longtemps on s'attendait à sa mort. Mais elle demandait instamment de mourir le jour de la fête de saint François et elle fut exaucée.

Saint-Jacques de l'Achigan. — M. Médard Turcotte, décédé à l'âge de 82 ans, après 4 ans de profession.

Chemin de Croix Perpétuel. — Sr Marie de l'Eucharistie, née Amélie Davignon, religieuse professe du Précieux Sang, décédée le 11 août.

Sorel. — Mde Abraham Trudel. **R. I. P.**

E

es 23 ans

François,

ptembre

anastasia

e 80 ans

-Joseph,

solée.

on, décé-

écédé le

aint-Jean

de pro-

o ans de

réunions

embre à

septem-

rofession

ée le 14

ine, dé-

n.

Patrick

19 sep-

r St-Cé-

ession.

nment de

à l'âge

Amélie

ût.